



HAL
open science

Bulletin épigraphique 2019 : Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie

Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier

► **To cite this version:**

Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier. Bulletin épigraphique 2019 : Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie. Revue des Études Grecques, 2019, Bulletin épigraphique 2019, 132, pp.605-619. halshs-02498814

HAL Id: halshs-02498814

<https://shs.hal.science/halshs-02498814>

Submitted on 23 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

λε', ἃ καὶ παραδώσι τῷ ὑπ' αὐτῶν γραμματῆ διὰ τοῦ κοινοῦ] (« Hermaios, Sohn des Apelles, Enkel des Hermaios, hat auf sein Versprechen hin, der Phratra zuzuweisen [zur Verteilung ... Denarii], die (betreffende) Schenkung vorgenommen mit der Auflage, dass ein Trinkgelage abgehalten wird, wobei (die Teilnehmer) unter der Leitung des Sekretärs [Phi]lotas trinken; er selbst schuldet (bei Unterlassung?) dem Koinon eine Strafsumme von 35 Denaren, die er übergeben wird durch das Koinon an den nachfolgenden Sekretär ». On retrouve ici une phratrie, comme on en avait déjà dans la fondation de Lyrboton Kômê publiée par M. Oktan, in *Vir doctus Anatolicus* (2016), 651-656 (voir *Bull.* 2017, 565). Selon les éd., le fondateur aurait veillé à ce qu'ait lieu périodiquement un cocktail devant sa tombe, près de laquelle l'inscription a été trouvée. Cependant, il y a tant de lettres pointées et de restitutions qu'il ne faudra pas reproduire et utiliser ce texte sans grande prudence : le génitif absolu πεινόντων sans sujet est syntaxiquement rude ; ce participe incertain ne se rapporterait-il pas plutôt à Philotas ? Pour τῷ ὑπ' αὐτῶν γραμματῆ signifiant « an den nachfolgenden Sekretär », noter que, si le Π était sûr, on devrait préférer le non-réfléchi, et surtout, sur l'emploi « bemerkenswert » d'ὑπό en ce sens temporel, que l'unique parallèle invoqué par les éd. d'après *LSJ*, la fondation de Corcyre, s'avère caduc d'après les éditions récentes telles que *IG IX* 1², 798 (l. 60). (D.R.)

490. *Kotenna*. – M. Adak, *Adalya* 21 (2018), 211-228 : « Die Melas-Brücke bei Kotenna und die Familie des Stanamoas », décrit les restes de trois ponts antiques sur le cours du Mélas, dont l'un, Gavur Köprüsü, qui servait à relier Erymna et Kotenna, est marqué par une inscription jusqu'ici inédite, ἐγένετο ἡ γέφυρα ἐπὶ ἀρχῆς Ὁρέστου Σητου τοῦ Στανάμοου. Malgré les liens de sympolitie qui ont été supposés entre les deux cités limitrophes et que conteste désormais A., le pont fut sans doute construit à la seule charge de Kotenna, puisque le magistrat se rattache à une famille de Kotenna, attestée par les seules inscriptions de la localité jusqu'ici connues, Bean-Mitford, *Journeys in Rough Cilicia, 1964-1968* (1970), n^{os} 12a, 12b et 13, qu'A. réédite, en proposant de dater l'ensemble dans la 2^e moitié du II^e s. p.C. ou au début du III^e s. Il est le premier à avoir vu le titre de l'inscr. n^o 12 (phot.), ἔδοξε Κοτεννέων τῆ βουλ[ῆ] καὶ τῷ δήμῳ], titre qui couronnait non pas seulement les deux dédicaces déjà connues (12a et 12b), l'une honorant Stanamoas fils de Sêtas, l'autre Néoptolémus, mais aussi, suivant une hypothèse d'A., une troisième dédicace, gravée en une colonne à droite entièrement perdue, qui aurait honoré l'autre frère désormais connu, Orestès. L'inscription n^o 13, qui honore Kbarouès, petite-fille de Stanamoas et Néoptolémus, mentionne tous les membres de la famille connus et leurs hautes charges, mais point du tout, relevons-le, Orestès : ce serait selon A. en raison de son rôle public relativement falot par rapport à ses parents. (D.R.)

491. **Cilicie.** *Aigeai*. – Poids inscrit n^o 151.

492. **Lycaonie.** *Kuyulusebil*. – Épigramme *SGO* III 14/02/07 : n^o 587.

SYRIE, PHÉNICIE, PALESTINE, ARABIE

(Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier)

493. **Généralités.** *Corpus*. – W. Ameling, H. M. Cotton, W. Eck *et al.*, *Corpus Inscriptionum Iudaeae/Palaestinae* 4. *Iudaea/Idumaea*, Berlin, 2018, 2 vol., XLII-1580 p., poursuivent la publication du corpus multilingue de la Palestine,

selon les mêmes principes que pour les volumes précédents (*Bull.* 2011, 621 ; 2012, 472-475 ; 2013, 458-463 ; 2014, 514-518). Le *CIIP* 4 couvre la Judée et l'Idumée, à l'exception de Jérusalem (*CIIP* 1) et des nombreux ostraca de la région (cf. *Bull.* 2011, 622), qui seront repris à part. C'est le plus épais de la série, avec plus de 1300 numéros provenant de 172 sites classés du nord au sud, présentés, pour les plus importants, par B. Isaac et localisés sur deux cartes sommaires. Le grec est la langue principale du recueil, loin devant les langues sémitiques (araméen, christo-palestinien, hébreu, samaritain), le latin, l'arménien et le géorgien. Les inédits sont peu nombreux. On en compte une cinquantaine en grec, et certains textes attendent encore d'être déchiffrés ou publiés. D'autres ne sont connus que de manière indirecte par la tradition littéraire, telles les épitaphes grecques de la tombe de saint Étienne à Caphar Gamala (3190) et les épigrammes funéraires latines composées par Jérôme pour Paula à Bethléem (3263). Le chapitre le plus copieux et, chose rare au Proche-Orient, le plus riche en inscriptions grecques d'époque hellénistique, est consacré à l'épigraphie de Marisa (Maresha, 3502-3742), bourgade devenue une cité sous Antiochos IV, puis détruite en 40 *a.C.* Les autres cités du recueil sont Diospolis (Lydda, 2694-2701), Nicopolis (Emmaüs, 3077-3115) et Éleuthéropolis (Bet Guvrin, 3467-3501), trois fondations sévériennes dont les éditeurs ont renoncé à délimiter les territoires. Autres sites antiques importants : Archélaïs, Bethléem, Choziba, Gabaôn (Gibeon), Gazara (Gezer), Hérodion, Jéricho, Masada. À côté de séries plus anciennes (épitaphes grecques et araméennes d'ossuaires juifs, bornage bilingue de Gezer, légendes de poids commerciaux d'époque hellénistique et romaine, « Wunsch tablets » de Marisa, etc.) et de l'épigraphie des synagogues juives et samaritaines, l'immense majorité des inscriptions illustre la floraison des églises et des monastères ruraux protobyzantins. W. Ameling en donne une édition sobre et efficace, qu'il confronte aux témoignages des auteurs contemporains et dont il montre à l'occasion les prolongements médiévaux. Voir *infra* n^{os} 520, 521, 522, 523, 524, 525, 529, 530, 531, 532. (J.A.)

494. *Mélanges*. – L. Nehmé, A. Al-Jallad (ed.), *To the Madbar and Back Again. Studies in the languages, archaeology, and cultures of Arabia dedicated to Michael C.A. Macdonald*, Leiden, Boston, 2018, X-714 p., réunissent 32 contributions, dont la plupart concernent l'épigraphie sémitique, spécialité du dédicataire, mais aussi l'histoire et l'archéologie de l'Arabie antique et également l'épigraphie grecque et latine du Proche-Orient. Voir *infra* n^{os} 498, 535, 536, 540. (P.-L.G.)

495. *Géographie historique*. – M. Sartre, *Syria* 95 (2018), 447-460 : « Retour vers la Cœlé-Syrie ». Dans cette recension d'A. Dan et É. Nodet, *Coelé-Syrie : Palestine, Judée, Pérée*, Leuven, 2017, qu'il réfute point par point, S. précise et réaffirme la conclusion de son étude de 1988, « La Syrie Creuse n'existe pas » : « la Coelé-Syrie n'est rien d'autre que la Syrie dans toute son étendue (hors la Phénicie), et les usages administratifs restreints que l'on repère au fil du temps ne font que confirmer cette conclusion ». Sans contradiction avec l'emploi géographique globalisant de l'expression Κοίλη Συρία, où κοίλη pourrait transcrire un adjectif signifiant « tout entière » (*klh*) dans les langues sémitiques, la documentation épigraphique reflète trois acceptions du même toponyme : pour la chancellerie séleucide, Κοίλη Συρία και Φοινίκη désigne la partie de la Syrie du Sud occupée par les Lagides au III^e s. *a.C.*, puis la nouvelle satrapie séleucide recouvrant cette région au siècle suivant ; du règne d'Hadrien à celui d'Élagabal

au moins, Κοίλη Συρία est le nom de l'éparchie du culte impérial comprenant les anciennes cités de la Décapole syrienne ; enfin, l'épithète Κοίλη (*Coele*) est adoptée par Septime Sévère pour désigner la province septentrionale issue du partage de la Syrie pompéienne en 193-194 *p.C.* et pour la distinguer de la Syrie-Phénicie. (J.A.)

496. L. Di Segni, *Liber Annuus* 68 (2018), 247-267 : « Changing borders in the provinces of Palaestina and Arabia in the fourth and fifth centuries », reprend la question des découpages successifs des provinces romaines d'Arabie et de Palestine à partir de la Tétrarchie, en s'écartant de Ph. Mayerson, G. W. Bowersock, J. Sipilä et W. D. Ward (*Bull.* 2012, 478). Des cartes auraient été utiles. Néanmoins, cette étude montre que, vers 295-300 *p.C.*, toute la Jordanie au sud du Wādī al-Hasā (y compris Pétra), le Néguev et le Sinai ont été détachés de l'Arabie pour être attribués à la Palestine et que dès lors, en dehors de la création éphémère de l'énigmatique Arabie Nouvelle (vers 314 ?), seule la Palestine a connu des changements territoriaux jusqu'au *v^e s. p.C.* À la suite de la séparation d'une Palestine comprenant le Néguev et la Jordanie méridionale vers 357/358, la province aurait été réunifiée et placée sous l'autorité d'un proconsul peu après 378, avant qu'une Palestine Salutaire (la future Palestine Troisième avec Pétra pour capitale) soit détachée de cette grande Palestine, peu de temps avant la composition des *Quaestiones Hebraicae in Genesim* de Jérôme (ca 389-391), qui mentionnent sa création. La Palestine Seconde, avec Scythopolis pour capitale, aurait été créée à son tour au plus tard le 23 mars 409 (et non 408, cf. *CTh* 7, 4, 30, première mention des trois Palestines), ce qui aurait entraîné la dépréciation du statut du gouverneur de Palestine Première, de proconsul à simple consulaire. Peu avant, la titulature de quatre gouverneurs cités dans des dédicaces de Scythopolis (*Bull.* 2000, 664, Fl. Artémidōros, Fl. Tauros Synklētios Ablabios ; *Bull.* 2010, 602, Silvanos ; inédit, Beryllos) refléterait ce statut proconsulaire que Justinien devait rétablir en 536 (*Novelle* 103). D'ultimes remaniements concerneraient le secteur de Bacatha, près de Philadelphie, et le pays de Moab. Ces deux zones de l'Arabie auraient été respectivement rattachées à la Palestine Première et à la Palestine Troisième, peut-être dès la première moitié du *v^e s. p.C.*, s'il faut se fier à la mention des évêques de Bacatha et d'Aréopolis aux côtés des prélats palestiniens dans les *Actes* du concile d'Éphèse de 449 *p.C.* (J.A.)

497. *Onomastique*. – J.-B. Yon, *L'histoire par les noms. Histoire et onomastique, de la Palmyrène à la Haute Mésopotamie romaines*, Beyrouth, 2018, 296 p. (*Bibliothèque archéologique et historique*, 212), propose une étude sur l'onomastique d'une vaste région du Proche-Orient romain comprise entre la Palmyrène à l'ouest et la Haute-Mésopotamie à l'est. L'approche, plus historique que philologique, vise à replacer dans leur contexte social et géographique les apports successifs des éléments grecs, latins et iraniens qui se sont mêlés au substrat araméen entre la fin de l'époque hellénistique et le milieu du *III^e s. p.C.* Si la contribution de l'épigraphie grecque est fondamentale, l'onomastique régionale est aussi documentée dans les inscriptions latines et sémitiques de l'ensemble du Proche-Orient et de la diaspora proche-orientale, de même que dans les papyrus et la littérature. L'étude, qui s'organise en trois sections géographiques, centrées sur Palmyre, puis sur Doura-Europos et enfin sur Zeugma, Hiérapolis et Édesse, avec un épilogue consacré aux noms des notables d'Édesse dans les *Actes* syriaques du concile d'Éphèse de 449, n'offre que rarement des

vues synthétiques. Mais elle fournit une multitude d'observations de détail, en particulier sur les sous-ensembles régionaux et sur un grand nombre d'anthroponymes, remarques qui en font un outil de travail indispensable, grâce à des cartes, dont plusieurs de répartition des noms, et à des index des toponymes, des anthroponymes et des sources ; également des index des papyrus militaires de Doura. (J.A., P.-L.G.)

498. J.-B. Yon, in *To the Madbar and Back Again* (n° 494), 298-308 : « *Goras*, sanglier ou jeune lion (ou onagre) ? », poursuit ses recherches sur l'anthroponymie animalière (*Bull.* 2014, 492) et développe sur un point précis son *Histoire par les noms* (n° 497), 70-73, en examinant le nom masculin transcrit en grec sous les formes Γορας et Γουρας, qu'il distingue de noms homophones, voire homographes, de Macédoine, de Thrace et d'Afrique du Nord. À l'ouest de l'Euphrate en Syrie et au Mons Claudianus en Égypte, le rapprochement des noms de cette série et de ceux qui désignent le « lionceau » ou le « chiot » en araméen (*gwr'*) et dans d'autres langues sémitiques (hébreu, arabe) tend à s'imposer. À Suse et en Mésopotamie, cette interprétation entre en concurrence avec l'idée d'une adaptation grecque de l'iranien **varāza*, « sanglier », ou *gōr*, « onagre ». Parmi les noms apparentés, on retient Γορθα à Hiéropolis et Γορθας à Zeugma, tous deux apparemment féminins, Γοριαια et Γοραιος à Doura, et Γουρίας (*gwry'* en syriaque), nom d'un martyr d'Édesse. L'étymologie ne donne aucune indication sur l'origine ethnique des individus concernés. Dans le diplôme militaire d'un soldat originaire d'Antioche, *Ann. Ép.* 1993, 1789, cité p. 300-301 n. 14, je lis *C(aio) Iulio Gura Ti(beri) filio Domitiano* au lieu de *Gurati*. (J.A.)

499. *Mosaïques inscrites de Palestine et d'Arabie*. – A. Silkatcheva, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 59 (2018), 383-387 : « Mosaic of Jordan Documentation Project: Phase 1. North West Jordan (2011-2013) ». A. Al-Husan, *ibid.*, 29*-38* : « New readings of Byzantine, Sassanian, Syriac and Umayyad mosaic inscriptions, discovered in Mafraq Governorate through excavations and surveys between 1991 and 2016 » (en arabe). Sans constituer de véritables publications épigraphiques, ces deux articles contribuent à actualiser le catalogue des mosaïques inscrites de la Jordanie antique, dont M. Piccirillo avait dressé l'inventaire en 1993 (*Bull.* 1995, 643). (J.A.)

500. **Osroène.** *Carrhes*. – E. Laflı, *Philia* 4 (2018), 74-95 : « Roman Funerary Steles and Byzantine Inscriptions in the Museum of Şanlıurfa », publie, p. 90, n° 20, les deux textes d'un bloc octogonal. W. Ameling, *ZPE* 210 (2019), 185-186, précise les citations scripturaires (*Deutéronome* 6, 4 ; *1 Samuel* 16, 4) et les replace dans un contexte juif plutôt que chrétien. La pierre proviendrait du mobilier d'une synagogue. (P.-L.G.)

501. *Édesse*. – E. Laflı (n° 500) publie à nouveau, n° 1, une stèle votive (*Bull.* 2014, 498 ; *Ann. Ép.* 2014, 1378 ; *SEG* 64, 1607, non cités), avec diverses lectures nouvelles ou anciennes, sans signaler ses dettes ni ses repentirs, mais en précisant la provenance. Les photos permettent de lire : ετους ηπύ, μηνός Γορπιαίου, Ζαβεδιβωλος Ζεβειδα ό κύριος τής κόμης άνέθηκα τόν γενναϊον. Plutôt que de retenir, en suivant *SEG* 64, 1607, le sens d'« objet dédié à un *gny* » (araméen pour *genius*), faut-il reconnaître un adjectif, γενναίος, s'appliquant à un dieu dont le nom serait sous-entendu (cf. *SEG* 60, 1672) ? Le n° 19, inédit de provenance incertaine, est un linteau, dont le texte est laissé en majuscules. Il faut peut-être y voir l'épithète d'un soldat, en restituant, d'après la photo,

au début, [ἐνθ]άδε Αερος (nom sémitique connu) Βάλες (Valens ?) τρισκαίδεκα (suivi de ἔτη pour les années de service ?), et en lisant, l. 4, ὁ ἑαυτοφόρος pour ὁ ἀετοφόρος. Le n° 21, sans illustration, simple nom, Νικηφόρος, serait daté des IX^e-XI^e s. p.C. Le n° 22, en champlevé, de provenance imprécise, † Ἀραβίου, est considéré de manière improbable comme funéraire. (P.-L.G.)

502. **Syrie. Mosaïques.** – K. Abdallah, *Les mosaïques romaines et byzantines de Syrie du Nord. La collection du musée de Maarrat al-Nu'man*, Beyrouth, 2018, 346 p. (*Bibliothèque archéologique et historique*, 213 ; *Inventaire des mosaïques antiques de Syrie*, 3), donne un catalogue des mosaïques, en provenance d'une zone large entre Émèse et Apamée, naguère abritées dans ce musée de Syrie du Nord (*Bull.* 1989, 970-971) et pour la plupart issues des pavements d'églises proto-byzantines, hormis notamment les mosaïques mythologiques d'Émèse d'époque romaine, p. 243-254 (*Bull.* 2013, 448). Manque une carte. Les inscriptions grecques et syriaques sont publiées ou republiées, en particulier celles traitées par P. Donceel-Voûte (*Bull.* 1992, 608 ; 1995, 625), et indexées. Pour Houad, p. 86 et n. 4, revenir à *Bull.* 1992, 634. Quelques inédits. Sur les trois textes de Bsaqla en Apamène, p. 47-57 (cf. déjà R. Jouejati, in L. Neira Jiménez [ed.], *Estudios sobre mosaicos antiguos y medievales*, Rome, 2016, 172-182, ph. et trad.), deux sont datés de 389/390 et de 404/405 p.C. ; le troisième indique qu'on a pavé en ex-voto la nef (centrale ?) du baptistère, τὴν βασιλικὴν τοῦ ἀγείου φωτιστηρίου. À Khan al-Sabil, p. 108-113, la restitution de l'inscription fragmentaire est trop brève à droite ; on rectifiera, l. 4-6, le début de la date, [ἔτο]ς τρίτου ε[ἰκοστοῦ ? ὀ]κτακοσιαστοῦ]. À Ma'arrata, p. 133, lire de préférence, comme me le propose D. Feissel, Ζαχχῆα Φλαυιανοῦ σμίωσιν ταῦτα ταβλίν pour ἐσημεῖωσεν τοῦτο ταβλίον. À Oum Nir al-Qoublé, p. 168, achèvement d'une mosaïque, ἐτελιώθη τώδη (pour τὰ ὄδε habituel). Des textes de provenance imprécise, p. 213-215 et 304-305. D'une maison à Fa'loul, p. 240, l'Automne personnifié, Μεθοπορινή. D'une maison à Homs, deux textes très endommagés ; photos, p. 257-258. (P.-L.G.)

503. **Zeugma.** – M. Önal, *Die Siegelabdrücke von Zeugma*, Bonn, 2018, 206 p. et 68 pl. (*Dolichener und kommagenische Forschungen*, 10 ; *Asia Minor Studien*, 85), publiée, avec des photos de qualité, une sélection de 534 (avec des doubles) empreintes de sceaux en bel état, sur plus de cent mille provenant du site, accompagnée d'un commentaire purement descriptif, sans précisions chronologiques ni topographiques et sans signaler les changements apportés à ses lectures précédentes (cf. *SEG* 60, 1641). Moins d'une trentaine d'inscriptions, données en majuscules. N° 1, ἔτους πε' [ἔλευ]θερίας, avec une tête de Tychè : ère de la liberté d'une ville indéterminée. Le n° 495a et b représente une main pinçant une oreille, image parlante accompagnée d'un texte qui doit être lu μνημόνευε, comme sur d'autres objets similaires, cf. e.g. *SEG* 51, 1476, à Xanten. Ces objets ont peut-être accompagné les déplacements des troupes romaines. (P.-L.G.)

504. E. Laflı, H. Bru, in H. Bru, G. Labarre (ed.), « Chronique d'Orient, Chronique 2018 », *DHA* 44/2 (2018), 334-337 : « Inscriptions gréco-romaines d'Anatolie VII », p. 336-337, n° 2, ph., rééditent comme un inédit de « Haute Mésopotamie » l'épithaphe *SEG* 53, 1774, de Zeugma. (P.-L.G.)

505. E. Laflı (n° 500), 78-88, n°s 2-18, republie, sans apport notable, des stèles funéraires de Zeugma au musée de Şanlıurfa, connues depuis J. Wagner (*Bull.* 1977, 531), y compris les n°s 9-10 donnés comme inédits. Sur la stèle n° 13 ornée d'une corbeille, au lieu de Μαρθων[η] de Wagner, p. 212, il suggère

Μαρθων, qu'à tort il considère comme masculin ; voir n° 511. Le n° 7, épitaphe de Λικιννία, paraît inédit, hormis une publication locale. (P.-L.G.)

506. M. Kajava, U. Kantola, *Arctos* 52 (2018), 99-101 : « A funerary inscription from Northern Mesopotamia », publient, seulement illustrée par un dessin, une stèle funéraire errante dont la provenance est la région de Zeugma plutôt que celle (alléguée) de Batman, comme ils le subodorent et comme le démontrent l'iconographie, le formulaire et l'onomastique latine de la défunte : Μουμηρία Ίουλία, φίλανδρε, ἄλυπε χαῖρε. (P.-L.G.)

507. *Eurôpos (Karkémish)*. – A. Bencivenni, *ZPE* 206 (2018), 121-130 : « Il cippo ottagonale di Karkemish », réédite *IGLS* 1, 133, d'après des photos anciennes et récentes de son support, une base qu'elle décrit comme octogonale, mais qui semble hexagonale (*IGLS*). Je complète la lecture proposée : Ἀπόλωνι | τῷ κυρίῳ κατ' εὐχῆν ἀνέθηκεν | Μοκτιανὸς Μαρίο[υ] | Αἰγαιεὺς ὁ καὶ Εὐρωπαῖος. Il pourrait manquer le début du texte, inscrit sur le couronnement perdu. Le dédicant était citoyen d'Aigéai de Cilicie et d'Eurôpos-Karkémish (cité différente de Doura-Europos) ; son nom latin, *Mucianus*, dissimule probablement un anthroponyme sémitique : cf. J.-B. Yon, *L'histoire par les noms* (n° 497), 41 et 47. (P.-L.G.) [Pour ce citoyen originaire d'Aigéai, le nom pourrait aussi bien avoir une assonance thrace, cf. D. Dana, *Onomasticum thracicum* 246-255 (J.-Y. S.)]

508. *Antioche*. – O. Lempereur, J. Aliquot, *Syria* 95 (2018), 441-445 : « Une stèle funéraire d'Antioche au musée archéologique de Viuz-Faverges (Haute-Savoie) », publient une stèle de marbre représentant un défunt debout de profil tendant le bras droit, Ἰσίδωρε Ἀντιόχου ἄλυπε χαῖρε. Traces d'une inscription plus ancienne effacée. La provenance, Antioche, et la date, 1^{er} s. a.C. ou 1^{er} s. p.C., sont très probables. (P.-L.G.)

509. H. Brandt, *ZPE* 206 (2018), 144-148 : « Konstantin der Große und der Kirchenbau im syrischen Antiochia », revient sur la dédicace versifiée *IGLS* 3/1, 832, d'interprétation débattue (*Bull.* 2005, 510 ; 2006, 446). Le texte est transmis par Malalas (13, 17), qui le rapporte à la Grande-Église de la cité (C. Saliou, *Antiquité Tardive* 22 [2014], 125-136, sur les traditions relatives à l'église). B. adopte la version de *SGO* IV 20/03/03, où l'on retrouve la correction radicale de Κωνσταντίος en Κωνσταντῖνος au vers 1. En admettant donc que l'édifice aurait été bâti à l'initiative de Constantin, puis achevé sous Constance II, il suppose que la construction a débuté en 327 p.C. à l'occasion d'un séjour du premier à Antioche. – St. Mitchell, *ZPE* 210 (2019), 180-184 : « Constantine, Flavius Constantius *praef. praet.*, and the Great Church at Antioch », doute, après d'autres, de ce séjour et traduit le vers 3, Κωνσταντίου ἄνακτος ὑποδρήσσο-ντος ἐφετμαῖς, « Constantius acted according to the commands of the ruler » (cf. déjà D. Feissel, *Acta XVI congressus internationalis archaeologiae christianae*, Città del Vaticano, 2016, 1229-1230, que ni B. ni M. n'ont connu). Κωνσταντίου ne désignerait ni Constance II ni le César homonyme Gallus, mais Fl. Constantius, préfet du prétoire présent à Antioche de 324 à 327 p.C. (*PLRE* I Fl. Constantius 5). Ainsi, l'église aurait été achevée très tôt, du temps même de Constantin. L'identification du préfet du prétoire, bien que séduisante, paraît toutefois problématique, car elle contredit Malalas et la tradition postérieure au règne de Constantin, qui attribuent la dédicace de la Grande-Église à Constance II. Même si cette hypothèse était avérée, Constance II a pu poursuivre le projet de son père avec le concours de son chambellan Gorgonios

(*PLRE I* Gorgonius 2) au moment où, encore César, il résidait à Antioche, vers 333-337 p.C. (J.A.)

510. *Apamée*. – M. T. Olszewski, H. Saad, in M. P. Castiglioni *et alii* (ed.), *Héros fondateurs et identités communautaires dans l'Antiquité entre mythe, rite et politique*, Perugia, 2018 (*Quaderni di Otium*, 3), 365-415 : « Pella-Apamée sur l'Oronte et ses héros fondateurs à la lumière d'une source historique inconnue : une mosaïque d'Apamée », publie les photos de trois nouveaux panneaux fragmentaires de mosaïque pillés à Apamée. Malgré les a., on doit les attribuer au même bâtiment que le panneau déjà connu (*Bull.* 2017, 589). Il est question, sur tous ces documents exceptionnels, que les a. datent de la période constantinienne, des légendes de fondation, et cette fois, après celles d'Antioche (?), il s'agit certainement d'Apamée. Un sacrifice auquel assistent plusieurs cavaliers est offert par Ἀρχίππος, en présence de Κάσσανδρος et Ἀντίπατρος. Une autre scène montre les trois mêmes personnages, réunis avec Ἀντίοχος, Σέλευκος et son épouse Ἀπάμα, devant des bâtiments achevés et le chantier de construction d'une muraille. Le troisième fragment représente une noria, typique d'Apamée, et des bains monumentaux. Les a. interprètent ces images comme la fondation de la Pella syrienne, puis sa refondation en Apamée. Ils discutent de l'existence, réelle plutôt que mythique, du fondateur Archippos, que seul le Pseudo-Oppien (*Cyn.* 2, 114) mettait en rapport avec Apamée, et du rôle, jusqu'alors ignoré, du diadoque Antipater et de son fils Cassandre dans la fondation de cette Pella. Les débats sur ces représentations ne font que commencer. (P.-L.G.)

511. **Phénicie**. *Pérée d'Arados*. – J. Aliquot, in J. L. Montero Fenollós, M. Al-Maqdissi (ed.), *Deux archéologues au Proche-Orient à la recherche de l'homme. Textes réunis à la mémoire de Nassib Saliby et Emilio Olávarri*, Beyrouth, 2018, 27-38 : « Le cimetière sous la dune. Inscriptions grecques de la nécropole de 'Azār dans la pérée d'Arados », réunit la poignée d'inscriptions grecques d'époque romaine et proto-byzantine d'une nécropole située entre Antarados (Ἰντάρτος) et Marathos (Ἀμρήτ), pour la plupart inédites et très brèves. Onomastique romaine, grecque ou sémitique, dont les féminins Μαρθοον et Μαρθανη (cf. n° 505). (P.-L.G.)

512. K. Abdallah, in C. Arnould-Béhar, V. Vassal (ed.), *Art et Archéologie du Proche-Orient hellénistique et romain. Les circulations artistiques entre Orient et Occident*, Oxford, 2018, 97-104 : « Pavements de l'époque romaine en Syrie côtière : la mosaïque d'Amrit », publie, d'après des photos d'archive, l'inscription d'une mosaïque funéraire découverte en 1976 et vigoureusement restaurée depuis, qu'il date de la première moitié du III^e s. p.C. et qui doit provenir du secteur de la nécropole continentale d'Arados (n° 511). Deux panneaux portent les bustes de Gè et d'Hermès. Au-dessus de Gè, il faut lire : [μ]νησθῆ Κέρδον. En dessous, les lettres BHΘNE[- - -] sont interprétées comme un toponyme sémitique, inconnu par ailleurs, qui serait composé du terme *bayt*, « maison », et (hypothèse improbable) du nom de la déesse égyptienne Neith. (J.A.)

513. T. Ahmad, *Il complesso monumentale di Baitokaike (Hoson Sulaiman – Siria)*, Oxford, 2018, 68-80 : « Appendice I. Iscrizioni greco-romane », republie sans soin une sélection d'inscriptions religieuses du sanctuaire montagnard de Baitokaike, d'après *IGLS 7* et d'après l'édition du récit de guérison *Bull.* 1998, 497. Il signale quatre dédicaces d'autels inédites, mais ne donne que le texte de l'une d'elles (n° 15), de manière imparfaite. Au début, je lis θεῶ ὀρίω Βετοχιχι, avec ὀρίω pour ἄρίω. La suite reste à établir. Voir aussi, du même, *Journal of*

Ancient History 6 (2018), 215-233 : « The *katochoi* of Zeus at Baitokaike (Hoson Sulaiman, Syria) ». (J.A.)

514. *Bérytos*. – L. Nacouzi *et al.*, *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* 18 (2018), 79-200 : « Ej-Jaouzé (Metn). Rapport sur les travaux menés en 2014, 2015 et 2016 ». P. 115 et 117, nouvelles tuiles estampillées au nom de Maximus, Μαξιμου †. P. 171-175, D. Pieri et F. Alpi publient une eulogie avec l'inscription εὐλογία Κυρί[ου], puis, après une lacune, [τοῦ ἁ]γίου Ἡλία, production de la Phénicie méridionale sans doute liée au culte du prophète Élie à Sarepta. (J.A.)

515. *Ptolémaïs*. – B. Arubas, L. Di Segni, G. Foerster, *Jerusalem and Eretz Israel* 10-11 (2018), 41*-58* : « A flamen dialis recorded on a decorated marble slab from Ptolemais-Acco », éditent une dédicace d'époque impériale, peut-être gravée sur la dalle de couverture d'une niche remployée comme seuil : [ἡ τῶν Πτολεμαϊέων κολῶ]νεια διὰ Φλ(αοῦ)ιου Θεοδότου Διαλίου. Dans la colonie claudienne de Ptolémaïs, le flamme de Jupiter (*flamen Dialis*) pourrait être attaché au culte de Jupiter héliopolitain, bien attesté sur les monnaies et dans l'épigraphie de la cité. (J.A.)

516. *Bethanathè, territoire de Panéas*. – J. Heinrichs, *ZPE* 208 (2018), 150-156 : « Zenon's Bait Anata (Beth Anath): A new location in the Upper Jordan Valley », publie une nouvelle borne cadastrale de la Tétrarchie (*Bull.* 2006, 466 ; *SEG* 57, 1825), qui provient de Dafna, l'antique Daphné de la haute vallée du Jourdain, et dont il tire parti pour localiser dans ce secteur Baitanata, le domaine du diécète lagide Apollonios cité dans les papyrus de Zénon. Aux l. 5-7, après la mention des empereurs et des césars, il restitue λίθον [δι]ορίζ(οντα) ὄρια Βῆθθ Ἀνάθησ καὶ Ἀχόνας (?), en supposant de façon invraisemblable que le *thêta* de Βῆθθ aurait été redoublé selon l'usage romain pour mettre ce mot en facteur commun à deux toponymes : à côté du nom qui correspondrait à celui de l'ancienne Baitanata de l'époque lagide, il y aurait Βῆθαχον ou Βῆθαχονα, variante du nom du village de Bethacha, attesté sur les bornes de la région. Sur la photo publiée, un seul établissement rural paraît mentionné : λίθον διορίζ[ον]τα Βῆθθαναθησ μ[εθ]ῶρια. À la dernière ligne, le titre du gouverneur Aelius Statutus (*PLRE* I s.v.), que l'éd. restitue, est en réalité abrégé en διασημο(τάτου), avec un large *mu* surmonté d'un petit *omicron*. (J.A.)

517. **Palestine. Capitolias**. – N. Bader, J.-B. Yon, *Syria* 95 (2018), 155-168 : « Une inscription du théâtre de Bayt Ras / Capitolias », publie une dédicace gravée sur un bloc dans le mur tardif de fortification qui bouche une entrée du théâtre de Capitolias. D'après l'usage de l'ère de Capitolias dans la région, ils étudient les limites de la vaste *chôra* de cette cité fondée en 97/98 p.C. (*Bull.* 2018, 476). Le texte est daté de l'année 163, soit 259/260 p.C., sous le règne du seul Gallien, c'est-à-dire en 260. Il est rapproché des célèbres dossiers des fortifications d'Irbid et d'Adraha en Arabie, vers la même époque. Les a. s'efforcent d'identifier les deux personnages nommés : ὑπατε[ύ]οντος Νομηρίου Σεου[ή]ρου, ἐργοδ[ω]κ[ι]του[ν]τος Α<ὐ>ρηλίου Ἀνδρομάχου τοῦ κρατίστου καὶ λογιστοῦ. Le premier serait un gouverneur de Palestine inconnu par ailleurs ; le second est un curateur de cité de rang équestre responsable des travaux. (P.-L.G.)

518. *Environs de Scythopolis*. – J. Heinrichs, *ZPE* 206 (2018), 272-311 : « Antiochos III and Ptolemy, son of Thraseas, on private villages in Syria Koile around 200 BC: The Hefzibah Dossier », révisé le dossier de correspondance entre Antiochos III et Ptolémaïos fils de Thraséas, transfuge lagide possessionné

près de Scythopolis et passé du côté séleucide à l'époque de la cinquième guerre de Syrie (202-198 *a.C.*), à la lueur d'une autopsie et de photos de la stèle d'abord publiée par Y. H. Landau en 1966 (*Bull.* 1970, 627) et souvent étudiée depuis (cf. *SEG* 57, 1851). Il interprète de manière imaginative les bribes de lettres visibles en marge : en haut, il y aurait les restes d'une inscription ptolémaïque martelée ; en bas, trois lignes effacées (l. 40-42), avec « a formal note by the royal chancellery that was later considered as superfluous » (p. 276), puis des graffites composés de noms de soldats ou de magistrats accusés d'exactions sur les terres de Ptolémaïos. Lectures et explications désespérées. Les modifications du texte les plus lourdes concernent les dates des missives, qui se suivraient dans l'ordre chronologique, et la deuxième lettre (b, l. 5-8), restituée de façon extensive. Il est à nouveau impossible de suivre H., notamment lorsqu'il suppose que ce document ferait allusion au passage de la domination lagide à la domination séleucide sur la Syrie et la Phénicie (διαδοχή, abusivement restitué l. 7, ne peut désigner une telle succession). Voir les contre-expertises, avec photos de détail, d'I. Savalli-Lestrade, *REA* 120 (2018), 367-383 : « Le dossier épigraphique d'Hefzibah (202/1-195 *a.C.*) : chronologie, histoire, diplomatique », et de B. Chrubasik, *ZPE* 209 (2019), 115-130 : « The epigraphic dossier concerning Ptolemaios, son of Thraseas, and the Fifth Syrian War », qui reviennent peu ou prou à la chronologie de Y. H. Landau. S.-L. envisage en outre « l'éventualité d'une sélection de documents royaux opérée par Ptolémaïos et publiée peu après 195 à son initiative personnelle » (p. 378). Pour C., le dossier refléterait moins la réalité administrative que les intentions des grands personnages des royaumes. La lettre d, qui serait datée de l'an 111 des Séleucides (202/201 *a.C.*) et qui n'évoque pas la guerre, correspondrait à l'offre de Ptolémaïos faite à Antiochos III avant le début du conflit. Ainsi s'expliqueraient l'usage du nom lagide de la province de Syrie et Phénicie et la référence au stratège à la troisième personne dans ce document. D'autres aspects étonnants se justifieraient par le caractère programmatique du dossier et par l'adaptation de ses protagonistes à des circonstances troublées : le changement du titre d'Antiochos III de Roi à Grand Roi, l'absence de toute mention de l'autorité propre de Ptolémaïos ou encore le fait que Ptolémaïos ait attendu jusqu'en 195 *a.C.* pour faire graver l'inscription. L'ordre royal de publier le dossier dès septembre 200 *a.C.* correspondrait à une revendication d'autorité sur un territoire à conquérir. (J.A.)

519. *Environs d'Antipatris*. – A. Shadman, *Liber Annuus* 68 (2018), 303-334 : « The 'Monastery of Theodosius' at Khirbet Te'ena », présente les mosaïques exhumées lors de la fouille d'un complexe ecclésiastique rural, dont il traduit les inscriptions d'après les indications de L. Di Segni (p. 311-312). La photo permet de lire, à l'entrée de la nef de l'église : ἐπὶ [Θ]εοδοσίου [πρε]σβυτέρου ἐκ[τί]-σθη ὁ τὸ[πος Θεο]ῦ, εἰρήνη, εἰρήνη[η ἢ ε]ἰσο[δ]ός [σο]υ κὲ ἡ ἔσ[οδ]ός (pour ἔξοδος) [σου, γέ]νοιτο, ἀμήν. Dans la sacristie sud, le prêtre est de nouveau cité : † Θεοδόσις πρεσβύτερος †. (J.A.)

520. *Diospolis*. – La dédicace *CIIP* 4 (n° 493), 2695, est en fait le début d'une épigramme médiévale (d'après l'écriture), dont seuls subsistent trois dodécasyllabes séparés par des rinceaux. Les évêques d'autrefois ont orné une église dont le poème commémore la restauration. Je lis : † οἱ μὲν προεδρεύσαντες ὕστεος πάλαι τοῦ χριστολαμποῦ[ς] τοῦδε σεμνοποιμένες, καλλοπίσαντες τόνδε τὸν λαμ[π]ρὸν δόμιον (tandis qu'Ameling garde χριστολαμπ<ρ>οῦ). Noter les hapax χριστολαμπής, « brillant de la lumière du Christ », et σεμνοποιμήν,

« vénérable pasteur ». Dans l'épithaphe 2696, le nom au génitif du défunt est Π[α]τροεῖνου et non Ἰητρο Θίνου. 2697 : le nom du défunt Μαρχίων me paraît une variante du nom sémitique Μαλχίων. Au début de l'épithaphe 2698, je lis Πυρίνου νε(οτέρου) καὶ Μαλθακης. (J.A.)

521. *Environs de Diospolis*. – *CIIP* 4 (n° 493), 2656, dans la dédicace d'une mosaïque de Ἡοrvat Ἡανί, au nord de Lydda, lire μνήτηθη, Κύρηε, Ἀναστασίας, au lieu du nom de femme inconnu par ailleurs Ἀνασίας εὐ(σεβεστάτης). À Na'an, au sud de Lydda, sur la mosaïque d'un bâtiment qui passe pour être une synagogue samaritaine (2743), J. J. Price lit μ(ν)η(σ)θ(ῆ) Μοσης, « may Moses be remembered (for the good) » ; en réalité, il y a là l'injonction μὴ ὁμόσης, qui évoque Matthieu 5, 34 (ἐγὼ δὲ λέγω ὑμῖν μὴ ὁμόσαι ὀλως) et qui est récurrente dans la littérature homélitique chrétienne, par exemple chez Jean Chrysostome. (J.A.)

522. *Nicopolis*. – *CIIP* 4 (n° 493), 3085 : pour cette inscription découverte entre la basilique chrétienne et le baptistère d'Emmaüs, je restitue la dédicace d'un vestibule pavé de mosaïques, [- - -] Ἰωάννου κ(αὶ) [τὸ] προεισοδικ(ὸν) ἐγέν(ετο) κ(αὶ) ἐψηφώ(θη). 3114 : sur un fragment opisthographe, on reconnaît deux fois l'abréviation ζυγ(οστάτης) ; comme à Césarée de Palestine (*CIIP* 2, 1196, avec *Bull.* 2016, 532), la mention d'un contrôleur des poids et mesures serait à sa place dans une inscription tarifaire. (J.A.)

523. *Choziba, environs de Jéricho*. – Parmi les épithaphe du monastère de Choziba, *CIIP* 4 (n° 493), 2855-3074, que réédite W. Ameling, au n° 2856, le nom du défunt est Ἀπελλίγος au lieu de Ἀπελλιανός. Pour l'épithaphe de Bassus (2858), mort le 20 avril, indiction 11, εἰς τὸ θανατικόν, W. Ameling note : « If we discard the astrological meaning, this word is mostly used in the sense of “plague”, but this does not seem to fit. Perhaps realm of death ? ». Serait-ce un écho des calamités, peut-être liées au retour de la peste en Orient, qui ont frappé la Palestine en 592 p.C. et dont les inscriptions de Phainô font état (cf. *Bull.* 2009, 530) ? L'indiction 11 est compatible avec une datation du texte en avril 593 p.C. – 2860 : γέρ(ων), titre attesté par ailleurs, sans abréviation, semble préférable à Γερ(ασηνός). – 2870 : lire ἰνδ(ικτιῶνος) ζ' comme sur le fac-similé ou ἰνδι(κτιῶνος) ζ' au lieu de l'impossible ἰνδ(ικτιῶνος) ιζ'. – 2881 : ponctuer ἐνθάδε κεῖται ὁ μακάριος Μάρκος, ὁ διάκονος· ἐν Χ(ριστῷ) ἔκοιμήθη κτλ. – 2907 : d'après le fac-similé, il semble possible de lire à la fin ἀναπαύσι (pour ἀναπαύση) αὐ<τ>ὸ<ν> au lieu de [εἰς] ἀνάπαυσι αὐτοῦ. – 2923 : le nom du défunt Βερλας est rapproché d'anthroponymes micrasiatiques ; il s'agit plutôt d'une variante du nom sémitique Βαρλαας, cf. *IGLS* 2, 566 (où le génitif Βερλου est interprété comme « une mauvaise graphie de Βηρούλλος ») ; J.-B. Yon, *L'histoire par les noms* (n° 497), 155-156. – 2977 : restituer le nom sémitique [Β]αρωχis au lieu des fantomatiques Σαρωχis ou Γαρωχis. – 2995 : lire sans doute Σαρακευ(ός) (forme de l'ethnique saracène attestée, e.g. *P. Nesana* 3, 89), au lieu de l'hapax Σαρακεύ[ς], « the Saracen/man from Saraka ». – 2996 : ὁ <γ>έρων est plus que probable (cf. *supra*, 2860). – 2855, 3013, 3062, 3073 : comme me l'indique D. Feissel, Ἐλ(λ)αδικός est bien un ethnique, qui désigne des hommes originaires de la province d'Hellade (cf. C. Begass, *Jahrbuch der Österr. Byzantinistik* 65 [2015], 2 n. 7). – 3026 : d'après la copie d'A. Papadopoulos-Kerameus, lire Καειουμάς, anthroponyme sémitique sans rapport avec Maioumas près de Gaza ; cf. J.-B. Yon (n° 497), 197. – 3032 : lire Κυριακός (cf. comm.) au lieu de κυρία Κορ(νηλία). – 3065 : l'origine du

défunt, Πυργιώτ(ης), a certainement un rapport avec la laure des Pyrgia ou Petites Tours (ἡ λαύρα τῶν Πυργίων τοῦ Ἰορδάνου), près de Jéricho (cf. e.g. Jean Moschos, *Pré spirituel* 5, 7-9, 40 et 100). (J.A.)

524. *Hyrkania*. – CIIP 4 (n° 493), 3213, sur une lampe de bronze, lire Ζαχαρήου τοῦ εἰγουμένου au lieu de Ζαχαρήου τοῦ Σ(πιλαίου ?) ἰγουμένου (W. Ameling). (J.A.)

525. *Hérodion*. – A. Ovadiah, R. Pierri, *Liber Annuus* 68 (2018), 351-359 : « Three Greek inscriptions from Herodion – reconsidered », rééditent sans succès trois graffites tardifs. Voir CIIP 4 (n° 493), 3334, 3359 et 3368, que les a. n'ont pu connaître. (J.A.)

526. S. Amorai-Stark, M. Hershkovitz, G. Foerster, Y. Kalman, R. Chachy, R. Porat, *Israel Exploration Journal* 68 (2018), 208-220 : « An inscribed copper-alloy finger ring from Herodium depicting a krater », publie une bague sur le chaton de laquelle L. Di Segni a cru pouvoir lire Πιλάτο(υ) de part et d'autre d'un cratère. Les deux premières lettres seraient inscrites verticalement, de haut en bas à droite du vase. Les quatre autres suivraient à gauche, à l'horizontale, de bas en haut. En interprétant ainsi les traces visibles sur l'objet, les a. l'attribuent à un membre de l'administration de Ponce Pilate, préfet de Judée. Les photos de la bague et de son empreinte ne parviennent à convaincre ni de la lecture, ni de l'interprétation proposée. (J.A.)

527. *Ascalon*. – A. Ecker, H. M. Cotton, S. Ganor, D. J. Wasserstein, *Kernos* 31 (2018), 111-118 : « A dedication of a *naos* to Skorpon's Ourania in Ascalon (Ashkelon) », édite la dédicace exceptionnelle d'un temple consacré « à Ourania, déesse de Skorpon », τῆ Ὀυρανία, θεῶ Σκόρπονος, sous la prêtrise ou l'autorité de Philôtas fils de Léôn, au mois d'Hyperbérétaios et en l'an 323 de l'ère hellénistique d'Ascalon, soit octobre-novembre 219 ou 220 p.C. (les éd. optent pour 220 p.C., sans prendre garde au fait qu'Hyperbérétaios peut être le premier ou le dernier mois du calendrier local). La déesse, dont c'est la première apparition dans l'épigraphie de la cité, n'est autre que l'Aphrodite céleste dont Hérodote (I 105) évoque déjà le sanctuaire. Elle est ici désignée par son épiclese et par la mention du fondateur de son culte, personnage inconnu par ailleurs, mais porteur d'un nom rare (Σκόρπων) attesté dans les îles du Dodécanèse (Carpathos, Rhodes) et en Carie (Stratonice), d'où il serait venu à une époque indéterminée. Les dédicants, quatre frères, Μ(ἄρκοι) Αὐρ(ήλιοι) Μαρίων καὶ Λέων καὶ Φιλώτας καὶ Διονύσιος, ont exécuté les dernières volontés de leur père, ἐξ ἐντολῆς Διονυσίου πατρὸς αὐτῶν. Aux l. 2-3, ils sont qualifiés de ἐγερσίθιοι Διονυσίου, c'est-à-dire, selon les éd., de « réveilleurs du dieu » ou de « résurrecteurs du dieu » attachés au sanctuaire de Dionysos (τὸ Διονύσιον). Quoi qu'il en soit de cette interprétation, le nom de leur fonction doit probablement être restitué à la place de ἐγερσίτης dans deux autres dédicaces d'Ascalon (CIIP 3, 2337-2338) et dans une inscription honorifique de Philadelphie de la Décapole (I. *Jordanie* 2, 29). (J.A.)

528. Y. Ustinova, G. Seriy, *Atiqot* 90 (2018), 147-158 : « A Byzantine-period funerary chapel in the Neue Yam Dalet neighborhood in Ashqelon », publie les inscriptions d'une chapelle funéraire chrétienne. Sur une mosaïque : n° 1, simple date, 21 Daisios de l'an 646 d'Ascalon (= 15 juillet 543 p.C.) ; n° 2, φῶς Κ(υρίου) ; n° 3, Psaume 117, 20. Plus original, le n° 4, en champlevé sur une plaque de chancel en remploi, porte l'acclamation εὐτυχῶς τῆ πόλει, connue par ailleurs (IGLS 14, 3, à Adraha). (J.A.)

529. *Sde Moshe, territoire d'Ascalon*. – *CIIP* 4 (n° 493), 3434-3445, parmi ce lot d'épithaphes chrétiennes, que W. Ameling édite pour la première fois, au n° 3435, b2, la date me paraît être ἔτους θλψ', μη(νι) Νοεμβρίου β', ἰνδ(ικτιῶνος) θ', soit le 2 novembre 636 *p.C.*, ce qui est compatible avec l'ère d'Ascalon et la mention de l'indiction 9, à condition de postuler que, dans le calendrier local, l'année débutait fin novembre plutôt que fin octobre (cf. Y. E. Meimaris *et al.*, *Chronological Systems in Roman-Byzantine Palestine and Arabia*, 1992, 66-67) ; à la fin, il y a l'âge du défunt, ἐτῶ(ν) ρ' (J.A.)

530. *Marisa*. – *CIIP* 4 (n° 493), 3502-3742 : hormis quelques dédicaces, les deux copies du dossier de correspondance royale de Séleucos IV (3511-3512, sans changement par rapport à *Bull.* 2017, 302), les légendes de poids commerciaux et la série des « Wunsch tablets », l'épigraphie de Marisa comprend surtout des épithaphes d'époque hellénistique. D. Gera réédite la plupart de ces textes, en proposant parfois des lectures aventureuses et en reprenant les conclusions de son étude des inscriptions datées du site (*Bull.* 2018, 482). – 3517 : D. Gera conserve le nom Ὁρταμαξ, inconnu par ailleurs ; il doit plutôt y avoir Ὁρτᾶ Μακ[εδόνος τοῦ] Δημ[- -]ου (cf. 3519, où je lis Ὁρτᾶς Μακεδόν). – 3523 et 3524 : d'après l'estampage, ces deux entrées n'en font qu'une ; il faut lire Καλλικράτου Κοσβάνου au lieu de σῆμα Πρώτου et Κοσακάβου. – 3640 : pour le patronyme, au lieu de Σίμιδος (W. Ameling), lire Σίλλιδος, génitif de Σίλλις, bien attesté chez les Phéniciens, cf. O. Masson, *BCH* 93 (1969), 679-687. (J.A.)

531. *Éleuthéropolis*. – *CIIP* 4 (n° 493), 3489 : nouveau diadème en feuille d'or faisant partie d'une série d'objets portant la formule θάρσι, ΕΥΓΕΝΗ, οὐδὶς ἀθάνατος, plus ou moins développée. D. Gera retient l'idée d'une épithète au vocatif εὐγενή, « of noble stock ». L'hypothèse d'un anthroponyme reste préférable. Il pourrait s'agir d'un nom de femme (Εὐγενίς ?), comme dans *IGLS* 4, 1995 (θάρσι, Εὐγενή). 3498 : voir *Bull.* 2016, 542. (J.A.)

532. *Territoire d'Éleuthéropolis*. – *CIIP* 4 (n° 493), 3312 (Horvat Sokho), l. 4, lire Ἀλαξανδρ() au lieu de Ἀλεξανδρ() ; cf. déjà *Bull.* 1998, 524. 3791 (Horvat Qazra) : à la fin, lire Κυρικοῦ. – 3794 : Γερόντις au lieu de ἱερὸν τίς. 3823 (Hébron) : le nom féminin Ωμαβίς (ici non décliné) ne pose pas de problème, cf. J.-B. Yon, *L'histoire par les noms* (n° 497), 161. – 3860 (Chermela) : dans l'épigramme *SGO* IV 21/08/01, il faut lire au début du vers 6 Μουσῶν οὐδὲν δοιᾶς γὰρ ἔχει τάφος, « ce tombeau renferme en effet deux enfants des Muses », sans corriger ΟΥΝΔΟΙΑC en <σ>υνδοιάς comme on l'a fait depuis l'*ed. princeps*. (J.A.)

533. D. Varga, A. Rasyuk, *Qadmoniot* 50 (2017), 109-116 : « The Byzantine monastery at Ḥūra in the Northern Negev » (en hébreu), présentation bien illustrée des mosaïques d'un couvent à ca 40 km au sud d'Éleuthéropolis. La plus ancienne dédicace datée concerne la construction du monastère, τὸ ἔργον τοῦτο κ(αί) ἡ οἰκοδομὴ πᾶσα τοῦ μοναστηρίου, sous l'autorité d'Élias et Nonnos, peut-être deux higoumènes successifs, et du diacre Selamôn, au mois de Daisios, indiction 8, en l'an 376 de la cité, ἐν μη(νι) Δισίου, ἰνδ(ικτιῶνος) δγδδής, ἔτους τῆς πόλ(εως) τοζ', soit en mai-juin 575 *p.C.* Une deuxième inscription datée du 27 Gorpiaios, indiction 1, commémore l'achèvement d'une mosaïque sous le prêtre et higoumène Élias, peut-être le même que celui du texte précédent, en ex-voto pour le mosaïste Anastasios, εὐξ(άμενος) ὑπὲρ Ἀναστασίου ψι(φοθέτου). La dédicace la plus récente, du mois d'Apellaios, indiction 15, en

397 (novembre-décembre 596 p.C.), sous l'higouménat d'Hilariôn, est une bilingue à la graphie tourmentée, en grec et en araméen christo-palestinien. Le texte sémitique est la traduction du Psaume 117, 20. Voir D. Vainstub, M. Sokoloff, D. Varga, *Le Musée* 129 (2016), 279-284 : « A new Christian Palestinian Aramaic inscription in a mosaic pavement at Ḥura, Israel ». (J.A.)

534. **Arabie.** *Ḥawrān*. – J. Aliquot, in M.-D. Nenna, S. Huber, W. Van Andringa (ed.), *Constituer la tombe, honorer les défunts en Méditerranée antique*, Alexandrie, 2018 (*Études alexandrines*, 46), 219-231 : « Un dieu dans la famille : recherches épigraphiques sur le culte des morts au Proche-Orient sous l'Empire romain », s'intéresse aux inscriptions hauranaises où un défunt paraît élevé au rang des dieux, plutôt que des héros. L'épithète *IGLS* 13/2, 9941, Θεᾶ Μαρρινα Μορρανου, où le premier mot avait été compris auparavant comme un nom de personne, laisse perplexe, faute d'illustration disponible. Le second exemple, celui de la dédicace, θεῶ πάππῳ, d'un pigeonnier-tour funéraire à Canatha, publiée jadis par Prentice, me semble s'adresser au « dieu ancestral » (pour παππῳ), variante de θεῶ πατρώῳ, plutôt que qu'à « son aïeul, le dieu ». Le troisième exemple, l'épigramme *IGLS* 13/2, 9822, montre une communauté élevant des ναοί, temples ou tombeaux, à deux « illustres enfants des dieux », θεῶν ἀριδίκετα τέκνα. Le quatrième exemple, au musée de l'American University of Beirut (*Bull.* 2017, 577), également une épigramme du Ḥawrān, fait état d'un tombeau donné par sa patrie pour le « chef sacré », τὴν ἱερὴν κεφαλὴν, d'un certain Ταννηλος. Même si ces textes n'imposent pas l'hypothèse de départ, une tendance semble se manifester, qu'illustre ailleurs le nom Théoteknos (*Bull.* 2014, 496). (P.-L.G.)

535. M. Sartre, in *To the Madbar and Back Again* (n° 494), 238-252 : « Un sanctuaire de montagne : Mushannaf », présente, en préliminaire à *IGLS* 16, les 72 inscriptions grecques de ce site d'altitude, au nord du Jabal Ḥawrān (Jabal al-'Arab), avec des tables de concordance. S. rappelle que le site est souvent identifié à tort à Neila et Nēlkōmia et il propose de retrouver son nom dans Waddington 2213 mentionnant, sous Commode, τὸ κοινὸν Μανηνῶν. Il me semble qu'il faut comprendre ce nom propre comme le génitif d'un toponyme au neutre pluriel, de préférence à l'ethnique que retient S. Le sanctuaire dédié à Zeus et Athéna remonte au moins à l'un des deux rois Agrippa et il fonctionnerait jusqu'au IV^e s. Les dieux, qui reçoivent des offrandes individuelles ou collectives de fidèles venant de toute la région, en particulier de militaires et d'administrateurs, semblent favoriser le bon retour des voyageurs. Le sanctuaire est aussi entouré de sépultures. (P.-L.G.)

536. F. Villeneuve, in *To the Madbar and Back Again* (n° 494), 253-269 : « Un pasteur et un soldat ? Deux inscriptions grecques d'époque romaine à l'est du Jabal Ḥawrān », donne, n. 2, une liste des quelques graffites grecs des bordures désertiques de la Syrie et de la Jordanie (voir *Bull.* 2017, 607 et 611), isolés parmi les milliers de graffites nord-arabiques, et en publie deux, sur deux rochers de Tell Freikh, près de Diyātheh, à l'est du Jabal Ḥawrān. Le premier, Ζηνόδορος Ἀδρηλίου, ὑπῆκας ἀτήρησα τὴν σκίηνης pour ὑπεῖκας ἐτήρησα τὴν σκίηνην, « obéissant, j'ai gardé la tente » ou « le campement », est compris comme militaire, ce qui ne s'impose pas (cf. *Bull.* 2015, 717). Le second, Ταυός Ζαβουδου ποιμένει θρέματα (= ποιμαίνει θρέμματα) {ρ}, qu'il faut plutôt comprendre ρ' (= 100), est plus clairement pastoral. V. s'efforce de montrer le lien entre ces deux textes, qui auraient été des sortes d'exercices d'écriture en

commun issus de la rencontre entre le militaire et le berger, hypothèse que j'ai peine à suivre. (P.-L.G.)

537. *Gérasa*. – P.-L. Gatier, in A. Lichtenberger, R. Raja (ed.), *The Archaeology and History of Jerash. 110 Years of Excavations*, Turnhout, 2018 (*Jerash Papers*, 1), 111-117 : « Un Romain à Gerasa : une inscription grecque trouvée dans les fouilles de l'hippodrome », édite une dédicace originale, dont la graphie et la mise en page sont attribuables au III^e s. p.C. Primitivus (Πριμιτίβος), le dédicant, justifie son geste en rappelant que Victor et Némésius, ses deux supérieurs, l'ont investi d'une fonction officielle (πίστις, équivalent du latin *cura* ou *officium* plutôt que de *fides*) durant six années et qu'il s'est acquitté de sa tâche sous la conduite d'une déesse invincible (ὕπὸ τῆς [ἀ]νίκητου θεοῦ) à qui l'autel aurait été consacré, peut-être Némésis. Le texte se distingue encore par l'emploi du système calendaire latin, dont l'a. réunit les rares attestations au Proche-Orient. Il apporte un témoignage sur le milieu de l'administration romaine à Gerasa, siège du procurateur financier de la province d'Arabie. (J.A.)

538. J. Seigne, in *The Archaeology and History of Jerash* (n° 537), 207-214 : « Pourquoi Hadrien a-t-il passé l'hiver de 129/30 à Gerasa ? », dans un article sur l'urbanisme de Gerasa, interprète l'évolution de la titulature de la ville, en particulier l'apparition, puis le martelage sous Hadrien, des titres « sainte, asyle, autonome ». Il estime que la cité a été punie pour son attitude pendant la seconde révolte juive. (P.-L.G.)

539. A. Uscatescu, M. Martín-Bueno, in *The Archaeology and History of Jerash* (n° 537), 215-240 : « Evergetes and Restorers of the Gerasa Μακέλλον/ macellum », étudient trois textes issus de leurs fouilles du *macellum*, un inédit et deux inscriptions qu'ils révisent. L'inédit honore un gouverneur d'Arabie qu'on date des années 125-127 p.C. (SEG 27, 1008), Τ(ι)β(έρτιον) Ἰούλιον Ἰουλιανὸν πρεσβευτὴν Σεβαστοῦ ἀντιστράτηγον, sur une base de statue offerte par Κόϊντος Μοῦρκιος Μοῦρκίου Εὐμένους υἱὸς Πολία Φλαουιανὸς Ὠρος. Les a. y voient deux donateurs, mais il faut n'en reconnaître qu'un seul, portant un gentilice rare, avec deux *cognomina*. Une autre base, remployée en fontaine, honore le même gouverneur (Bull. 2009, 527 ; Ann. Ép. 2008, 1565 ; SEG 58, 1773). Les a. récusent ma restitution (AE) de son nom, au début de la l. 2, en estimant que les six premières lettres de Φιλεῖνον Ἰουλιανὸν Ἀλέξανδρον ont été gravées *a posteriori* au-dessus des sept premières de Τ(ι)β(έρτιον) Ἰούλιον Ἰουλιανὸν Ἀλέξανδρον, que ce Philinos est un personnage différent du gouverneur et qu'il n'y a pas de restes de lettres effacées au début de la ligne. Explications peu plausibles. Par ailleurs, les a. utilisent de manière infondée ces deux bases, et surtout la fontaine, pour dater le *macellum*, « constructed in honour of this governor ». Enfin, ils révisent une inscription protobyzantine sur mosaïque, trouvée dans une boutique et jadis publiée par L. Di Segni à partir d'une médiocre photographie (D. Feissel, Bull. 2008, 571 ; SEG 56, 1921). Une photo plus complète et un fac-similé leur permettent d'améliorer la lecture des quatre premières lignes, métriques, mais les restitutions des deux dernières, plus endommagées, sont aventureuses. On retiendra de ce texte qui loue un constructeur, Aquilinus, la restitution du nom du gouverneur, l. 4, [Φιλ]οκά[λο]υ, son identification à Fl. Philokalos, *praeses* et *dux* approximativement daté du v^e s. p.C. (PLRE II Philocalus), et du coup la restitution de la date de la l. 6, τῷ εκ[φ] (coquille εκε') ἔτει], 525 de l'ère civique, soit 462/463 p.C. D'après l'écriture, L. Di Segni datait le texte un siècle auparavant, sous Ulpianus ou Bélaios, gouverneurs connus par Libanios. (P.-L.G.)

540. *Bāyir*. – P.-L. Gatier, in *To the Madbar and Back Again* (n° 494), 270-297 : « Méharistes et cavaliers romains dans le désert jordanien », publie un graffite de l'*ala Gaetulorum (ueterana)*, ἄλε Γετούλων, et d'un groupe de cavaliers et de méharistes sans doute tous incorporés dans une autre aile et acclamés au moyen de formules commémoratives, μνησθῆ Φλάις Βηρύλλιο[ς] ἐκκύης ἄλα δρομεδαρίων Ἀντ(ωνιανή) (ou Ἀντ(άνη) ou encore Ἀντ(ιανή) ?) κ[αί] Φλάις Μάξιμος τόρμα Δημητρί[ου καί] μνησθῆ κογῆβερνάλιος καί Γερμανὸς καί Ασμαλεθη[ς] καί Αβειβα καί Μαλχος κτλ. Noter les transcriptions des mots latins *ala*, *contubernalis*, *dromedarius*, *equus* et *turma*. G. identifie le cavalier Fl. Beryllios au méhariste d'un proscynème du Wādī al-Ḥasā, *I. Jordanie* 4, 94. Il assimile le régiment de Beryllios à l'*ala Antana dromedariorum* de la *Notitia dignitatum* (XXXIV, l. 33) en privilégiant la correction du nom insolite de ce corps de troupes en *Antoniniana* plutôt qu'en *Antiana*. En soulignant le caractère hauranais de l'onomastique du graffite de Bāyir, il rapporte ce document du milieu du IV^e s. p.C. au contrôle des nomades aux confins des provinces romaines d'Arabie et de Palestine. (J.A.)

541. *Darb al-Bakrah*. – F. Villeneuve, in L. Nehmé (ed.), *The Darb al-Bakrah. A Caravan Route in North-West Arabia Discovered by Ali I. al-Ghabban. Catalogue of the Inscriptions*, Riyadh, 2018, 285-292 : « The Greek inscriptions at al-'Arniyyāt and Umm Jadhāyidh », publie les graffites de deux sites d'inscriptions rupestres sur la route de Pétra à Hégra. À al-'Arniyyāt, μνησθῆ Πέτρος est probablement chrétien, pas antérieur au IV^e s. p.C., et l'absence de patronyme dans ce texte tardif n'indique pas une origine servile. Parmi les dix graffites d'Umm Jadhāyidh, le n° 1 nomme un citoyen romain, Λεύκιος Καλπούρνιο[ς] Διονύσι[ος]. Pour le n° 2, voir déjà *Bull.* 2009, 532. Au n° 3, lu Ηερος Ταενο(υ), la première lettre est plutôt un *mu*. Μερος (de préférence au nom commun μέρος) serait un anthroponyme nouveau ; n'y avait-il pas d'autres lettres au-dessus ? Sur le nom sémitique du n° 6, Αψαλαμος, voir J.-B. Yon (n° 497), 209. (P.-L.G.)

EXTRÊME-ORIENT

(Denis Rousset)

542. *Uruk*. Empreintes de sceaux n° 147.

543. *Bactriane. Aï Khanoum*. – Ph. Hoffmann, A. Thiollier, *CRAI* 2017, 1103-1151 : « Les maximes delphiques d'Aï Khanoum : retour sur la base de Kinéas et restitution en 3D de la stèle disparue », présentent un *status quaestionis* approfondi d'une part sur l'ensemble qui portait l'épigramme de Cléarque et les 147 maximes delphiques (*I. Iran Asie centrale* 97 a-c), dont ne subsistent complètes que cinq maximes, gravées sur la base même et non sur la stèle. Les a. se demandent si ce n'est pas de façon intentionnelle que furent séparées et gravées sur la base les cinq maximes sur les valeurs propres à chaque âge de la vie, véritable emblème d'une manière d'être homme et d'être grec. D'autre part, H. poursuit (cf. *Bull.* 2017, 617) l'analyse des bribes du dialogue philosophique (*I. Iran Asie centrale* 131), qui s'avère correspondre à l'actualité intellectuelle immédiatement postérieure à l'enseignement de Platon, dont les écrits d'Aristote conservent l'écho. Or, ces bribes furent trouvées à Aï Khanoum écrites non pas sur un parchemin, mais sur un papyrus, support d'origine méditerranéenne et